

# ELS AMICS D'EUROPA

*NÚMERO EXTRAORDINARI.  
CONFERENCIA LLEGIDA PER  
D. EUGENI D'ORS AL «FOYER  
FRANÇAIS», DE BARCELONA,  
EL DIA 2 DE FEBRER DE 1918.*



---

*Au «Foyer Français» de Barcelonne, le très-honorable président, M. Charles Garnier, dans le désir d'établir de liens plus étroits de sympathie entre deux nations latines telles que la France et la Catalogne, invita quelques intellectuels catalans pour y lire des conférences exprimant les sentiments authentiques de la Catalogne. L'essai réussit.*

*M. Charles Garnier, en invitant des écrivains illustres qui ont toujours démontré n'avoir pas une amitié exclusive pour la France, a pu témoigner aussi d'obéir lui-même, par la largeur d'esprit, à la tradition française la plus pure.*

*Dans la première des conférences, M. Eugeni d'Ors, fondateur d'ELS AMICS D'EUROPA, lut ces «Quelques pages du Glosari» que nous publions aujourd' hui.*

---

# ELS AMICS D'EUROPA

## QUELQUES PAGES DU GLOSARI

Mesdames, messieurs.

Notre lecture d'aujourd'hui constitue pour moi une entreprise pleine de difficultés. Celle de vous faire entendre des mots qui ont trop de raisons pour être imparfaits, et pour votre oreille et pour votre jugement, n'est pas la plus grande. Malgré cela, je n'ai pas su me refuser à l'aimable invitation que votre digne président M. Charles Garnier m'a adressée au nom du Foyer Français. L'amour sincère ne sait jamais mesurer à temps les dangers d'une entreprise. Et c'est bien pour cela que d'habitude on a pour les amoureux tant d'indulgence.

Oui, je me suis senti toujours attiré vers votre pays admirable par une forte vocation de sympathie. Et je n'ai pu résister la tentation de vous faire connaître comme cette sympathie est ardente et comme elle est ancienne. Ce dernier point peut avoir, Mesdames et Messieurs, son importance. Vous le savez mieux que moi: la France compte aujourd'hui trop d'amis nouveaux. Comme il arrive d'habitude, ces convertis montrent un zèle un peu intempestif. Il y en a chez qui ce zèle prend parfois

des airs professionnels facheux. Or, amour et profession, tout nous le dit, ne font guère une honnête alliance. Vous m'excuserez, n'est-ce pas, d'insister davantage.

Les quelques pages que je vais lire viennent du plus obscur des amis de la France et à la fois le plus sincère. Quelques unes, parmi elles, datent de dix ans; d'autres ont été écrites après le commencement de la guerre. Elles sont toutes animées par le même feu d'amitié. Ni cette amitié était exclusive ni vous, français, ne l'auriez voulu; car vous n'oubliez pas que votre grande et belle tradition vous permet toujours de projeter les intérêts nationaux dans le sens de l'universalité la plus large. Non, cette amitié n'était point exclusive. Il suffisait qu'elle fut hiérarchique. Elle le fut.

Ces pages appartiennent au *Glosari*, sorte de journal ou j'ai l'habitude de donner, au jour le jour, non pas une autobiographie, que ceci n'aurait d'intérêt pour personne, même pas pour moi, mais le résultat d'expériences idéologiques et morales, que je me crois en mesure de considérer communes à toutes les consciences de notre

génération. Ces notes sont souvent très courtes. Dans la vie moderne, si hâtive, si pressée, il faut que la philosophie se résigne à adopter ces formes gnomiques, épigrammatiques, aphoristiques, qui plaisaient à la sagesse ancienne.

Je vais lire ces pages en catalan d'abord, comme hommage au principe national qui est le ressort de toute notre activité de culture. Puis j'en lirai d'autres dans une langue que votre courtoisie parfaite fera semblant de prendre pour du français, pendant une quarantaine de minutes.

#### SUR UN PERUGINO AU MUSÉE DE NANCY

À Nancy, le trésor spirituel le plus élevé c'est bien la place Stanislas. Mais il y a aussi près de la place Stanislas, un Musée; et dans ce Musée un tableau du Perugino. Si la Pologne donnait un jour à la ville, un Roi, l'Italie lui donnait un artiste.

Un Roi, un Artiste ont au fond, ce beau privilège, ils ne sont nulle part des étrangers. Le monarque de la Pologne et le peintre de Perugia ne sont pas des étrangers à Nancy. La cité en a pu recevoir les dons sans défaillance et sans scrupule.

Les grilles dorées de la place Stanislas sont l'oeuvre d'un maître local. C'était un artiste merveilleux qui portait ce nom aussi merveilleux: Jean Lamour. Un nom comme l'auraient aimé Wanda Landowska, l'auteur de «Musique ancienne», ou Lucien Courpechot, l'auteur des «Jardins de l'intelligence». Un nom si français, si vieille France!— Oui; mais pour que ce noble artisan ait eu l'occasion de faire ce qu'il a fait, deux choses étaient nécessaires: un précédent dans le grand art de la Renaissance, et

un bon Mecène, pour protéger son travail. Le précédent venait d'Italie; le roi, d'une lignée de Pologne...— Gloire aux traditions nationales les plus pures! Mais gardons nous de tout territorialisme étroit, de tout exclusivisme. — Sans les Stanislas et les Perugino n'existeraient pas les Jean Lamour.

#### AIR MATINAL DE PARIS

L'air matinal de Paris, l'air transparent de neuf heures, est aussi pur que l'air d'Athènes, là où l'on disait que la lance de la Déesse protectrice se laissait apercevoir si loin sur la mer.

De temps en temps, le bourgeois de Paris a une nuit d'angoisse. De sinistres rumeurs d'alerte montent de la rue. Une lourde ténèbre envahit toute la ville, et d'un ciel sans étoiles pleuvent parmi la danse folle des reflecteurs, d'horribles engins de mort et de ruine.

Il y a des nuits où le bourgeois de Paris peu croire à la fin de tout. Des pressentiments sinistres, des cauchemars, l'accompagneront peut-être jusqu'à l'aube. L'aurore elle-même et l'arrivée du jour ne sauront lui rendre l'assurance.

Mais voici, il est neuf heures. En ce moment, le bourgeois est sorti à sa porte ou à sa fenêtre. Les maisons, les toitures, les colonnes, monuments, jardins, tout est à sa place, tout est si bien, si normal. Les boutiques de toujours s'ouvrent comme toujours. La marchande de journaux attache les feuilles de toujours à l'endroit de toujours. Seule la fleuriste montrera peut-être aujourd'hui une fleur nouvelle, nouvelle pour cette année-ci, mais pareille à celles de l'année dernière, à celles de chaque année. Hier des violettes, bientôt le muguet du premier mai. Et l'air transparent, l'air clair, l'air de nacre et de

finesse, l'air intelligent, l'air si pur et tendre comme celui qui laissait voir de si loin la pique verticale de la Pallas acroplienne, viendra caresser le front de l'enfant de Paris pour lui renouveler dans le coeur l'ancienne assurance. La douce imperturbable assurance que sa ville est immortelle.

#### FEMMES DE FRANCE

Le besoin de l'héroïsme n'a rien eu de nouveau pour elles. C'était déjà une vieille habitude.

Femmes de France d'aujourd'hui, exemplaires fins et énergiques de renaissance morale! Il y a eu, dans ces derniers temps, un changement profond dans la société française. On est très loin en somme de Bourget, de l'ancien Bourget le moraliste de la psychologie équivoque; on est plus loin de Madame de Bovary et encore plus d'Aurore Du-devant. Le sport, l'hydrothérapie, l'Université des Annales, souvent le besoin de gagner sa vie, ont opéré une utile métamorphose. Voici la jeune française du vingtième siècle, la voici vive, volontaire, intimement sévère, bien alerte, bien armée, pas sufragette du tout, faisant renaître, au contraire, quelques unes de vieilles vertus de ses aïeules, sachant de nouveau, par exemple, faire sa cuisine, et même y composer des poèmes d'une harmonie délicate. Elaborant d'elle même ses confitures—aussi bien que le programme des études de ses enfants, ou le plan des avancements de la carrière de son mari.

Le Code de Manou dit sur la femme indienne: «Si elle parvient à avoir neuf enfants, son mari sera le dixième». Pas besoin de cela pour la femme française. Tout de suite, et par droit divin, elle

se constitue le centre moral de la maison. Et il n'est impossible que le mérite en soit à elle, si les hommes se sont lancés aujourd'hui, par une impulsion unanime, à faire leur devoir.

On a souvent parlé avec légèreté de la femme française. On a osé dire qu'elle n'était qu'une poupée frivole. Ceux qui l'on fait, ne connaissent sans doute pas, l'héroïque modèle de femme de province. Et au fond, Paris, n'est—heureusement, sur ce point-ci—qu'une province de plus.

#### JOUR DES MORTS À LA CHAPELLE FRANÇAISE

Ce matin, jour des Morts, je suis monté chez des amis et je leur ai dit:

—Venez avec moi à la chapelle française prier pour les morts de la France.

Nous sommes allés à la petite église de la rue del Bruch. Ces abris discrets de la piété familière et religieuse, en terre étrangère, inspirent toujours des pensées graves. Je n'oublierai facilement la chapelle espagnole de Paris, refuge de ces pauvres femmes en noir, conservant toujours leur mantille, après vingt ans d'exil. Je n'oublierai non plus le cimetière des Anglais à Rome, là, où il fait autour des tombes des artistes préraphaélites, un calme si élégant. Oui, je sais, tout temple est la maison de Dieu et toute terre est sainte. Mais n'importe où le nom d'une patrie se trouve inscrit, que ce soit un endroit glorieux ou un coin misérable, que ce soit un grand monument ou un sombre refuge, là où se ressemblent des gens unies par la communauté d'un souvenir, là, Dieu et la terre ont une saveur particulière, qu'on ne retrouve nulle part.

Aujourd'hui à la petite chapelle sont venus ceux que j'attendais. Ils sont ve-

nus, ces bons vieux correctes, vaguement décorés, peut-être avec leur bar-biche à la Napoléon III. Et ces maigres adolescents, un peut trop serrés dans leurs costumes, gênés dans leurs hauts faux-cols, avec de grandes mains, mais portant sur le front comme un lourd fardeau et comme une splendeur, dix siècles de gloire française. Et ces religieux au pas furtif et au regard précis qui venaient peut-être des missions en Orient. Et ces dames frêles, à la bouche intelligente, sobres dans leur tenue, si surveillantes dans l'émotion, si raisonnables dans la passion contenue. Et les jeunes institutrices, professeurs de piano, de langues, très dignes dans leurs robes modestes, une petite croix dans l'échancrure des jaquettes. Et, mon Dieu les endeuillés.

Mais tous et toutes, les plus humbles les plus faibles, même les tristes en deuil, comme ils viennent tous droits, courageux, regardant la vie en face. Pas de lassitude, pas d'abandon. Ces vieux messieurs sont coquettement mis, le ruban à la boutonnière; ces délicates jeunes filles ont bien brossé leur robe du dimanche; et des dépassants blancs couronnent la crêpe des toques en deuil. Aucune plainte, aucune larme. Peuple admirable! Encore une fois une subtile émotion pour nous, celle que nous avons connue le mois d'août dernier, à l'occasion des premiers départs des soldats, qui furent aussi sobres et délicatement contenus.

Maintenant, c'est le prêtre qui parle. C'est un homme simple et forte, à la grande barbe grisonnante qui lui dépasse la ceinture. Il parle d'une éloquence à la fois mystique et classique—le bois non loin de la colonne, comme dans un paysage de Claude Lorrain—Il raconte:

«Deux hommes pieux, un italien et un

français, discutaient une fois sur des thèmes de sainteté. L'un disait à l'autre: Vous êtes bien hereux, vous les italiens, puisque vous possédez en Orient des lieux que l'existence terrestre de la Vierge-Mère a immortalisés. L'italien répondit: Vous l'êtes davantage, vous les français, car, dans votre pays la Vierge se trouve partout comme chez elle».

Puis le prêtre se retourne vers l'autel pour sa prière. Maintenant il prie «pour eux», pour ceux qu'on appelle «eux», tout court.—non seulement pour les morts, mais aussi pour tous les autres héros «pour nos frères de l'armée—pour ceux qui sont sous la mitraille ennemie, pour ceux qui sont dans la tranchée; pour ceux qui sont dans les lieux envahis, pour ceux qui sont dans les hôpitaux, pour les prisonniers en terre étrangère; ou—plus douloureusement encore,—prisonniers chez eux. Il prie, non pour leur victoire, non pour leurs vies, mais—sans raisonner, sans préciser—pour eux et pour la France, pour ce que Dieu voudra. Ah, comme ils se comprenaient bien celui qui disait cette ardente prière et ceux qui la suivaient de toute la force de leurs âmes. Ils se comprenaient à demi-mot. Il ne fallait rien rectifier, il ne convenait de prononcer des mots trop décisifs. Comme la Sainte Vierge en terre de France, ils étaient là «chez eux».

—«Notre Mère, vous qui êtes partout et toujours chez vous en terre française, à Lourdes comme à La Salette, aujourd' hui non moins que dans le temps où vous parliez à la Pucelle guerrière, notre Mère française priez pour eux».

Et, d'une seule voix chantante, les fidèles répondaient—les vieux à la bar-biche, les frêles adolescents, les da-

mes à la bouche intelligente, les veuves, les religieux—répondaient.

—Priez pour eux.

—Bienheureuse Jeanne d'Arc, bouclier de la patrie, vous qui fûtes comme une flamme de sainteté au milieu des combats, vous qui avez entendu la voix de Dieu, quand, sur la désolation des champs devastés, tintaient tous les anges de la France.....

—Priez pour eux.

—Sainte Geneviève, protectrice de la ville de Paris, qui avez détruit la horde des Huns, un jour, comme la poussière des chemins.....

—Priez pour eux.

—Saint Louis, roi comme un lys, roi indétrônable, vainqueur des infidèles, vainqueur de toute impureté....

—Priez pour eux.

La voix unanime des fidèles devenait plus claire et plus forte, comme soulevée par l'espérance.

--Saint Clovis qui avez vu le signal dans la guerre....

—Priez pour eux.

—Saint Denis....

—Saint Vincent, braise vivante de charité....

—Saint Lucien....

—Saint Martin de Tours....

—Priez pour eux.

C'est ainsi que se poursuivait la longue théorie des Saints de la France. Ils sont tous venus, et ils restaient avec nous, dans la petite chapelle, comme agenouillés près de nous, à la Sainte Table, pour communier dans le sang des héros d'aujourd'hui.

—Priez pour eux.

Puis, ce furent les Saints évêques des villes de France, chacun invoqué sous son nom, chacun avec le nom de son monastère. Et tous nous reconnais-

sent et venaient à notre communion, graves figures avec leurs crosses, avec leurs mitres, avec leurs couronnes mérovingiennes.

Priez pour eux.

Surtout, nous dit le prédicateur à longue barbe, pour ceux qui ne priaient d'eux mêmes. Pensez à la parabole du Centurion. A celui qui disait au Seigneur:

«Seigneur, je sais bien que je ne suis pas des tiens, et ma maison est indigne de ta présence; mais si tu voulais tu pourrais, sans changer de place, guérir mon serviteur qui est chez moi vaincu par la maladie....» Et le Seigneur répondit: Centurion, par le fait de ce mot que tu viens de dire, la grâce est accordée. Retourne chez toi, et tu verras ton serviteur guéri».

Un sanglot monta en ce moment de la multitude des têtes courbées. Un seul. C'était le sanglot d'une mère, sans doute. Nous en avons reconnu l'accent. Le recueillement général n'en fut pas troublé. Mais nous, mes amis et moi, nous avons éprouvé en cet instant, une émotion nouvelle. Étrangers pieux, mais étrangers quand même, nous avons compris tout à coup que nous violions l'intimité sacrée de ces hommes, de ces femmes réunis pour prier ensemble, pour pleurer ensemble s'il leur arrivait de pleurer.... Nous nous sommes levés tous à la fois et nous sommes partis comme craignant une profanation.

#### VALOIR PLUS QUE SA RÉPUTATION

Nous connaissons très mal quelquefois, ce qui est trop près de nous. Comme il est difficile de deviner les sources profondes d'énergie, d'héroïsme, de grandeur, cachées au sein d'un peuple

que nous voyons se livrer tous les jours à des frivolités et des bagatelles! Un pays d'opérette peut être, le lendemain, un pays d'épopée? Et pourquoi pas?

Le hasard a fait tomber sous mes yeux l'exemplaire d'une revue de fin d'année, qui fut jouée à Paris, l'an de grâce 1840. Cette année appartient à une époque qui jouit d'un grand prestige chez nos contemporains. Mais ceux qui ont vécu cette heure d'histoire parisienne, furent tous d'accord pour la trouver un peu ridicule, assez prosaïque et excessivement décadente. La figure minuscule de M. Thiers présidait les affaires d'Etat. Un pauvre roi bourgeois se promenait en citoyen, avec son parapluie constitutionnel. Les farces grossières et la prodigalité stupide de Lord Seymour, présidaient le boulevard. Victor Hugo se multipliait en visites pour entrer sous la coupole. Cousin, philosophe adipeux et éclectique, accordait, des subventions et des pensions de littérature à des vagues poétesses dans des positions intéressantes. Aurore Dudevant se promenait en tenue masculine. La première de «La Favorite» émeutait les gens. Le peuple—(souverain trop récent)—dansait le «can-can», le «can-can gracieux», la «saint-simonienne», le «can-can et demi» le «chaut». La critique soupait à Torton. Les danseuses de l'Opéra affichaient des bijoux, si scandaleusement luxueux, qu'à leur apparition sur la scène la famille royale se retirait au fond de la loge.... Et la conviction d'un ramollissement des moeurs, d'un épi-

cureisme général, était si courante, que, faisant allusion au problème agité à l'époque sur la fortification de la ville, l'auteur de la revue, né malin, lançait cette épigramme:

«Des fortifications à Paris? En cas de siège, si nous manquons de fraises pendant trois jours, nous ouvririons les portes».

Des années se sont écoulées. La lâcheté, la sensualité, la folie, s'accroissent encore.

Mais arrive 1870. Et Paris résiste, malgré tout, mieux que trois jours. Et les parisiens surent manger autre chose que des fraises.

#### LA MARSEILLAISE

Dans la sérénade fameuse du «Don Juan» les paroles disent des douceurs, tandis que la musique en rit, égoïste, cynique, féroce.

Dans «La Marseillaise», c'est le contraire. Les paroles sont toutes nationales et de circonstance. Elles parlent d'ennemis, de sang, de breuvages sinistres... Mais, sous elles la musique déborde d'universalité généreuse.

Et «c'est le ton qui fait la chanson». Par son ton, la Marseillaise ne connaît point de frontières territoriales, elle ne connaît point de limites.

Elle appartient au nombre de choses qui se passent bien en haut, près du ciel, comme les météores, comme l'explosion des libres forces de la nature.

Elle, l'héroïque chanson, est la soeur de toutes les tempêtes et de toutes les aurores.

---

ELS AMICS D'EUROPA seràn servits per abonament al periòdic VIDA OLOTINA a qui es dirigeixi a l'Administració, acompanyant l'import de la subscripció que és de 1'25 pessetes al trimestre.

ADREÇA DEL PERIÒDIC: «Lliga Regionalista», OLOT.—ADREÇA DEL COMITÉ: Carrer de Balma, 65, 1er., BARCELONA.

---